Nouvelle-Orléans, avril 1920.

COMPTES RENDUS

DE

L'ATHÉNÉE LOUISIANAIS

(GROUPE DE L'ALLIANCE FRANÇAISE)

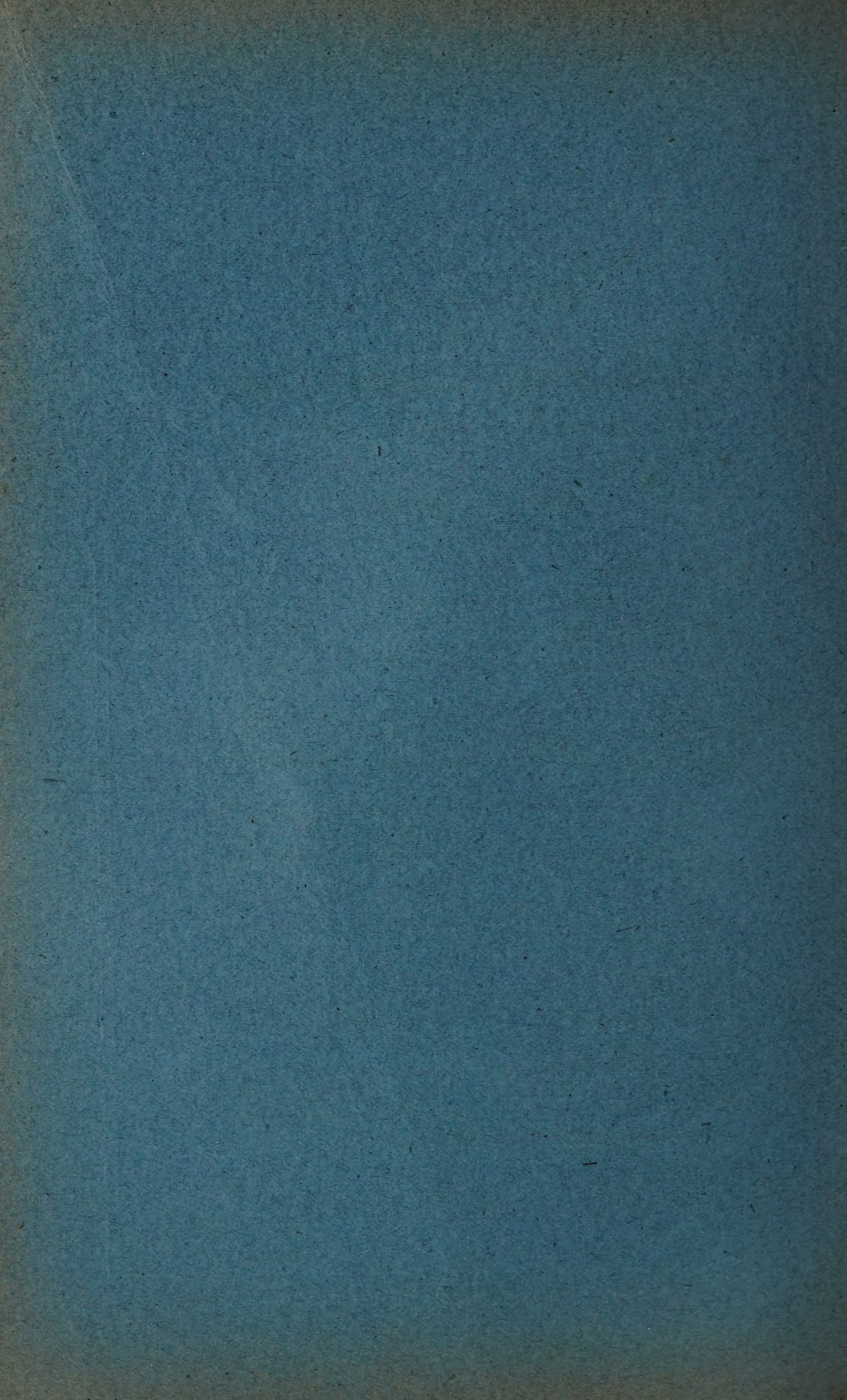
Paraissant Tous les Trois Mois

SOMMAIRE

Prix de l'Abonnement, $1.00 par an, payable d'avance,
Le Numéro, 25 Cents.

Siège Social 1009 de la Bâtisse de la Banque Hibernia,
Nouvelle-Orléans.

Standard Printing Works, Inc., 319 Magazine St., N. O. 46378



Nouvelle-Orléans, avril 1920.

COMPTES RENDUS

DE

L'ATHÉNÉE LOUISIANAIS.

GROUPE DE L'ALLIANCE FRANÇAISE

Athénée Louisianais.

La Société fondée sous ce nom a pour objet:

1o. De perpétuer la langue française en Louisiane.
2o. De s'occuper de travaux scientifiques, littéraires, artistiques, et de les protéger;
3o. De s'organiser en Association d'Assistance Mutuelle.

Nous croyons devoir porter à la connaissance de nos lecteurs et des personnes qui désirent adresser des manuscrits à l'Athénée Louisianais les dispositions ci-dessous des règlements de notre Société:

1. Toute personne étrangère à l'Athénée, désirant lui communiquer un travail digne de l'intéresser, en demande l'autorisation au président, ou à un comité nommé à cet effet.

2. L'Athénée, dans ses travaux scientifiques et littéraires, ne s'occupe de politique ou de religion que d'une manière générale et subsidiaire.

3. Chaque membre ayant le droit d'exprimer librement sa pensée, doit en être responsable, et signera de son nom propre toutes les communications adressées à l'Athénée.

4. Les opinions émises dans les dissertations qui seront présentées à l'Athénée doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et notre Société n'entend leur donner aucune approbation ou improbation.

Séance du 13 mars 1920.

La reúnion de mars a eu lieu dans la salle Ampico, gracieusement mise à notre disposition par la maison Werlein. Un grand nombre de membres étaient présents ainsi qu'une foule d'amis et de fidèles qui avaient répondu à notre invitation à une fête artistique. M. le professeur A. Marin La Meslée avait bien voulu nous faire un concert. Notre distingué collègue afin de ne pas désappointer son auditoire chanta quoiqu'il vînt de se relever d'une sérieuse indisposition. Son bon choix, son grand goût, son fin talent se sont fait applaudir dans les morceaux suivants: 1. Les Enfants (Massenet), 2. La Muette de Portici, air du sommeil (Auber), 3. Chant hindou (Bemberg), 4. Les Evènements imprévus (Grétry), 5. Les Alcyons (Massenet), 6. Poète et Fantôme (Massenet). Comme rappel, M. La Meslée fit entendre "En dormant", arrangement de Blumenthal. Avec art et talent Mlle Meyering remplit les fonctions d'accompagnatrice et elle eut aussi l'amabilité de jouer une "Nocturne" de Faurès où elle se fit vivement applaudir. M. La Meslée termina le programme en lisant "la dernière Pièce du

Conservatoire" par "ma Concierge". Les rires multipliés et les chaleureux applaudissements de l'auditoire montrèrent le grand succès de ce spirituel et pétillant dialogue. M. Rouen termina la séance en remerciant M. La Meslée et Mlle Meyering de leur gracieux concours; puis il annonça que M. Durel avait reçu les Palmes académiques. M. Charles Barett, consul de France, voulut bien ajouter quelques paroles élogieuses à l'égard du nouvel Officier d'Académie.

CHARLES S. DITTMANN.

L'Athénée Louisianais vient d'éprouver une autre perte sérieuse: le trois avril 1920, la mort effaçait de ses cadres un créole distingué, un homme de bien, un excellent citoyen dont la charité était immense et dont les bonnes oeuvres ne se comptaient plus.

CHARLES S. DITTMANN naquit à "Convent", Louisiane, le 12 juillet 1848; dès qu'il le put et jusqu'à sa mort, il s'efforça de se rendre utile et agréable à tout le monde par sa bonté d'âme. Malgré les grandes affaires que lui avaient procurées son énergie et sa probité et qui lui prenaient presque tout son temps, il

trouvait toujours le moyen de visiter les pauvres et, par son amabilité, sa douceur, sa cordialité, il a égayé plus d'une demeure où l'ombre de la pauvreté obscurcissait, effaçait la moindre lueur de bonheur.

Il était, depuis vingt-six ans, chargé des intérêts du Brézil dont il était Vice-Consul à la Nouvelle-Orléans; il s'acquitta de cette tâche, comme il s'acquittait de tout, consciencieusement et avec le tact le plus sûr.

Il se dévoua beaucoup à l'embellissement de notre Parc de Ville dont le Comité exécutif l'avait choisi comme président; il faisait aussi partie de la direction du Bureau de Commerce de la Nouvelle-Orléans (Board of Trade) où il s'était fait remarquer par la sagesse de ses conseils.

Au cours de son existence si bien remplie il accorda sa coopération la plus active à toutes les entreprises dont le but était de placer notre ville au premier rang des grands centres; en un mot, il était infatigable.

Élu membre de notre Société le 14 février 1902, Monsieur Dittmann lui resta fidèle jusqu'à sa dernière heure; nous lui sommes redevables de l'appui moral qu'il a bien voulu nous prodiguer. Le président de l'Athénée Louisianais, qui eut

l'honneur d'être de ses amis, se fait l'interprète de ses collègues en offrant à la veuve et à la famille de leur regretté collaborateur l'expression de leur profonde et affectueuse sympathie.

Bussière Rouen.

Les Frères Rouquette, poètes louisianais.

M. J. A. Reinecke, Jr.

(Suite)

C'est à Fort Smith qu'il fit publier en 1850 sa seule oeuvre écrite en anglais, une mince brochure en prose dont la plupart est une traduction d'un chapitre tiré d'un livre par Bossu, officier et voyageur français très distingué qui avait beaucoup voyagé parmi les aborigènes américains. Le chapitre en question traite des moeurs des Arkansas, tribu indienne très remarquable qui n'existe plus.

Rouquette ne s'enrichit point en vendant sa petite brochure à raison de vingt-cinq cents l'exemplaire. La vie rude qu'il menait ne lui convenait pas et il fit une maladie très grave. L'épicerie allait fort mal aussi. Trop indolent, trop généreux, se laissant voler par tout le monde, il négligeait les affaires pour rêver aux mines d'or et pour faire des études éthnographiques parmi les Indiens. Enfin sa santé étant mauvaise et les affaires encores pires, il revint, vers 1851 reprendre en Louisiane cette même vie misérable de poète-professeur qu'il avait menée auparavant.

En 1856, il fit publier ses "Fleurs d'Amérique". Dix-sept ans s'étaient écoulés depuis la

publication des Meschacébéennes. Il avait alors quarante-six ans; il s'était marié et avait trouvé cet état fort peu à son gré; il avait échoué à la Nouvelle-Orléans et aux Arkansas; il avait subi plusieurs maladies bien graves; plusieurs fois il avait vu l'impitoyable fièvre jaune ravager sa ville natale; enfin il avait été accablé de pauvreté et d'amertume. Il s'écria:

> Dans le malheur, mon coeur est ferme.
> Le malheur, c'est l'heureux état;
> Qu'importe si pour moi se ferme
> L'avare coffre de l'état?
> Ah! pauvre maître d'école poète,
> J'ai froid et n'ai rien à manger;
> Je suis le chien à qui l'on jette,
> Helas! un os vide à ronger.

Il faut croire qu'à cette époque il alla chercher la consolation qu'il lui fallait auprès de son frère l'abbé. Sous cette influence bénigne la crise de désespoir passa; son coeur s'affermit et il jeta loin de lui le noir chagrin qui l'avait accablé, mais il ne chantera plus la passion et les femmes; il célébrera Dieu et la Patrie.

Si nous rencontrons dans les "Fleurs d'Amérique" quelques-uns de ces vers de cette époque à laquelle "son coeur était brûle par le soleil, où son esprit bouillonnait à la lumière" c'est que le poète a voulu en les insérant, accentuer ainsi le

grand changement qui s'était opéré en lui. Il n'est plus "dominé par la sensation", "enfant de la nature plutôt que chrétien"; il n'écrit plus "comme il vivait par instinct et sans but." Il s'écrie:

> O pauvreté! sois toujours ma compagne!
> Ne fus-tu pas la campagne de Dieu?
> O pauvreté! tu divinises
> En ton creuset l'homme animal;

Tantôt c'est la voix ménaçante d'un prophète hébreu qui châtie le vice, qui rend un culte passionné à la patrie et à Dieu, tantôt le coeur vraiment chrétien, frémissant d'amour pour l'être qui souffre.

Il ne sera plus "une colombe gémissante—un baladin qui danse sur la phrase." "Agneau, dans les temps de paix et de vertu, le poète se change en lion aux époques de désordre et de corruption. "Il flagellera l'avarice, l'athéisme, le juge prévaricateur, et la bêtise opulente, mais avec quelle tendresse se vouera-t-il aux louanges du désintéressement, du culte de la pudeur, du respect de la pauvreté et du travail. Cette belle prose n'exhale-t-elle pas la bonté de ce coeur qui a tant aimé et tant souffert?

"Heureux, mille fois heureux, l'auteur de ce recueil s'il peut faire pénétrer un rayon de foi

dans une conscience obscurcie par le doute ou l'incrédulité; s'il peut faire entrer un parfum des bois dans la demeure de l'homme privé des joies et de la beauté de la nature; s'il peut ramener un sourire sur les levres de quelque jeune fille condamnée à la solitude du travail; s'il peut inspirer un élan d'enthousiasme à quelque noble jeune homme, martyr de l'amour filial, que le dévouement attache à la glèbe d'un comptoir abrutissant; s'il peut réveiller dans quelque coeur usé par les affaires cette fibre poétique qui sommeille quelquefois mais qui ne meurt jamais; s'il peut faire refleurir dans quelque âme désenchantée de tout, un souvenir de l'enfance, de collège, de jeunesse, d'amour; s'il peut convaincre une seule intelligence de la beauté, de la poésie, de la divinité des vieilles croyances catholiques; s'il peut convertir une seule famille à la vie simple, frugale, économe, retirée, s'il peut enfin faire comprendre à une seule femme la vérité de cette belle pensée de Lamennais: La femme est une fleur qui n'exhale de parfum qu'à l'ombre."

Dans "Les Meschacébéennes", le poète avait chanté l'amour de la patrie; mais c'est la Louisiane, la nature américaine plutôt qui l'attendrissent. A cette époque-là, c'est un jeune Fran-

çais né par hasard en Amérique. Il l'a admis lui-même, mais le génie américain allait frapper vivement son imagination. D'un oeil enthousiaste, presque prophétique, il vit se dérouler dans l'avenir la magnifique destinée de sa patrie. "Mais, marche vers tes destinées, peuple élu" s'écria-t-il, "oh! que belle sera ta vie, jeune et grand peuple amércaine!" Avec la tendresse d'un amant, il soupire:

O jeune pays de force,
Patrie! ô mère de ma mère.
Puissé-je à mon heure dernière,
O terre de la liberté
Te voir, nation fraternelle,
Fonder une gloire éternelle
Dans l'Union et dans l'unité!

Nous avons appris par ces vers que Rouquette était l'apôtre passionné de l'Union. Dans quatre ans l'affreuse guerre fratricide allait se livrer. Il importe de savoir ce que pensait celui qui fut peut-être le plus grand poète louisianais de l'esclavage. Eh bien, c'était un champion ardent de cette institution. Que les abolitionistes nous achètent nos esclaves s'il veulent les émanciper! Mais non, ce serait inhumain; n'avait-on pas entendu gémir piteusement en quittant la Louisiane, les nègres à qui McDonogh en mourant avait accordé la liberté, leur imposant en même

temps l'exil, un séjour amer en Libérie, pays farouche et lointain? C'est que ces nègres avaient appris à aimer la civilisation sans pouvoir s'entretenir seuls dans cet état. L'esclavage est leur apprentissage au christianisme et à la civilisation; les plupart des maîtres sont indulgents, les nègres, fidèles selon Rouquette. Aussi n'a-t-il pas dédaigné de chanter la loyaute des Eumées et des Euryclées noirs. Aux maîtres et surtout aux maîtresses, il prêche la plus grande charité envers les esclaves. Dans ses vers nous voyons le nègre qui pêche paisiblement, une chanson sur les lèvres, qui après le dur travail, vient s'étendre mollement près de sa compagne sous le mélèze devant sa cabane. L'esclave chansonnier et philisophe s'écrie: "Eh qui donc est libre icibas? Je suis plus heureux que Napoléon." Pour notre poète, l'abolitioniste est un frère inhumain, un Cain pervers qui veut ôter au nègre son bonheur en lui donnant sa liberté.

Nous avons l'acharnement avec lequel Rouquette haïssait et flétrissait les charlatans, les prétentieux, les avares et les débauchés, mais il ne faudra pas s'attendre de sa part aux moeurs d'un puritan de New Haven. Il est, confesse-t-il, "un vieux diable qui s'est fait hermite". Comme son "Moine Bon Vivant" qui était dévot, sans

doute, mais à qui les Quatre Temps semblaient bien longs, il croit que

> La religion divinise
> Nos moeurs, nos goûts et nos penchants,
> Mais permet que l'on se grise—
> Modérément—de temps en temps—

Il écrivit cette petite chanson, bien gaie, bien joyeuse, à l'âge de trente ans, mais il est probable qu'il n'abandonna jamais ces sentiments. Cette chanson sert aussi à nous indiquer que notre barde morne se laissait aller quelquefois à une bonne gaieté robuste. "Buvons sec" s'écria-t-il car

> Quoiqu'en dise maint Hippocrate
> Andral, Récamier, Laennec,
> Les médecins ont la trogne écarlate—

Son esprit goguenard servait à alléger ses tâches peu ragoûtantes aux Arkansas. "Le travail ennoblit, honore" sans doute, mais heureusement

> Au seuil du ciel le travail reste,
> Pour l'élu, le bonheur céleste,
> C'est un chant d'amour sans travail.

Il ne perdit jamais cet idéal du bonheur.

Son "Conscrit Amoureux" partant pour le Mexique est un Irlandais, sans doute, car il veut à tout prix qu'un boulet l'emporte, qu'il puisse

mourir avec gloire pour épouser la demoiselle de son choix. Le philosophe malicieux de Rouquette manquait plutôt de tact que d'esprit en répondant avec un sourire aimable au jeune marié enthousiaste qui vient de lui débiter les mille qualités de son épouse: "Je vous comprends, elle a quatre cent mille écus."

Ces quelques chansons riantes ensoleillées font une petite clairière dans ce recueil de vers souvent mornes, amers ou graves. Après l'année 1846, nous n'y rencontrerons rien de gai; il voudra écrire une chanson, son coeur "hélas! soupire une élégie." C'est en 1852 qu'il faillit mourir de la fièvre jaune et quoique ses amis lui eussent temoigné une vive affection pendant sa maladie, il tomba, après comme nous avons déjà appris, dans un état de tristesse et de désespoir qui allait durer jusqu'à l'année 1856. C'est une période d'épidemies désolantes à la Nouvelle-Orléans. Il soupire:

> Oh. qui me rendra ma jeunesse?
> Où donc a fui tout mon bonheur?
> N'est-il pas d'espoir que renaisse
> Pour moi le doux printemps du coeur?

Il vieillissait, il ne pouvait plus s'enivrer d'amour. La vapidité, l'égoïsme de la vie mondaine sont pour lui des cauchemars hideux, l'hérésie

est une hydre aux mille têtes qu'il faut écraser. Il se releva enfin de cet état de mélancolie et de pessimisme en chantant les fastes de la patrie, la bonté et la grandeur de Dieu. Cette nature, troublée dans sa jeunesse par le doute, sortit de ce creuset de souffrance, purifiée de toute incredulité. Voici sa confession:

Mais trop longtemps hélas! ma jeunesse fébrile,
Pour la femme, oublia le Dieu de l'Evangile!!
Longtemps, je préférai, caché dans les grands bois,
Sombre amour, ta folie à celle de la Croix;
Longtemps prostituant la sainte poésie
Barde ingrat, insensé, dans mon apostasie,
Dans un délire impur d'ardente passion,
Je méconnus ma grande et belle mission,—

Il est maintenant foncièrement catholique. "Je veux", dit-il "me reposer au sein de ton arche profonde, Rome—"

Enfin ces deux cultes aboutiront dans les vers suivants où brûlent à la fois le patriotisme et la foi:

Chaste fleur de Jessé, belle et divine femme,
Dans mon âme, répands un parfum de ton âme!
Fais qu'au souffle sacré de l'inspiration
Mes chants soient un écho des concerts de Sion;
O Vierge immaculée, ô ma mère, ô Marie,
Fais que fidèle à Dieu, fidèle à ma patrie,
Mon coeur brûlant d'amour, ne forme plus qu'un voeu:
Mourir pour mon pays, ou mourir pour mon Dieu!

Des "Fleurs d'Amérique", Eugène Guimot écrivit dans "Le Pays": "C'est de la vraie, de la bonne poèsie qui en mérite bien le nom". Le poète, Émile Deschamps en écrivit à l'auteur: "Vos Fleurs d'Amérique ont toute la grâce, tout le parfum, toute la fraîcheur de leurs prototypes". Après de telles louanges de la part de deux critiques si distingués, on ne saurait trop trouver à redire à ce recueil. Toutes les passions, tous les sentiments que peut éprouver le coeur humain s'y trouvent réflétés. C'est une oeuvre essentiellement humaine. Voilà la qualité que possèdent surtout les vers de Dominique Rouquette; voilà pourquoi les cordes du coeur vibrent sous son toucher.

Après la mort de sa femme qui lui laissa deux fils, notre poète s'abandonna aux rêveries et aux vers; il laissa définitivement "dériver sa pirogue." Enfin M. Alcée Fortier raconte qu'on le voyait pendant plusiers années, pauvre et vieux, dans les rues de la Nouvelle-Orléans, des fleurs à la main; on lui parlait de la littérature, sa vieillesse disparaissait, sa taille se redressait et d'une voix forte, il récitait des vers. Dans le voisinage du Bayou Saint Jean, on se le rappelle toujours, pauvre, une vieille pipe, amie inséparable, à la bouche; en hiver toujours grelottant, re-

vêtu d'une "couverte" à l'indienne, couvant le foyer, solitaire, se "boucanant" de fumée de tabac, menant plus ou moins la vie indolente et rêveuse d'un vieux sage chactas.

Il mourut le 10 mai 1890 à l'âge de quatre-vingts ans.

Adrien Rouquette.

Adrien Emmanuel Rouquette naquit à la Nouvelle-Orléans, le 26 février 1813, c'est à dire, trois ans après la naissance de son frère, Dominique. Comme lui, il mena tout d'abord, tantôt en ville, tantôt au Bayou Lacombe, cette vie insouciante et oisive, d'enfant de riche Louisianais de l'époque, entouré d'esclaves et de luxe, environné de cette nature si riche et variée que nous offre la belle Louisiane, de ces cyprières mornes, mais grandioses, de ces sombres et vastes pinières entrecoupées de bayous lents et paisibles, peuplées de milliers d'oiseaux et d'animaux de toute espèce. C'est la demeure aussi de ces Chactas, aux moeurs libres et étranges, si propres à exciter l'imagination et la sympathie d'un garçon ardent, actif, et indépendant.

On n'épargna rien pour qu'il eût la meilleure éducation possible. D'abord il s'y opposa. Pour ce jeune fils de la nature, compagnon des Indiens, habitué à respirer à pleins poumons l'air embaumé de résine, le Collège d'Orléans n'eut aucun attrait. Il n'étudiait pas; il faisait l'école buissonnière. Sa mère en était désolée, et ses professeurs s'en arrachaient les cheveux. Il aurait fallu à ce petit sauvage la direction d'un père, mais, malheureusement, le sien était mort lorsqu'il n'avait que cinq ans. A l'âge de douze ans, la sarbacane et l'arc n'avaient plus de secrets pour lui, mais il ne savait pas lire. Il ne faut pas croire qu'il était polisson. Au contraire, le jeune Adrien, dit-on, repoussait avec dégoût tout ce qui sentait l'immoralité. Déjà poète, son coeur frémissait comme une lyre; mais, que voulez-vous? Envoyez Paul, ou même Virginie, à l'école, et vous auriez d'abord le même succès.

On envoya, donc, ce petit être fauve au Kentucky, au Collège de Transylvanie. Là, on réussit à le dompter, et il s'éprit d'un véritable amour pour l'étude. Un jour, une lettre vint lui annoncer la mort de sa mère, triste évènement qui ne manqua pas d'assombrir toute sa jeunesse. Après avoir passé trois ou quatre ans à cette institution, il reçut permission d'aller faire des

études dans une école à Mantua, près de Philadelphie, qui jouissait d'une certaine renommée.

Lorsqu'il revint en Louisiane, à l'âge de seize ans, Adrien était beau, spirituel, accompli, mais il avait presque entièrement oublié le français. Ce fut une raison de plus pour l'envoyer aussitôt en France. Il arriva à Paris en 1829, à la veille, pour ainsi dire, de la révolution qui allait renverser Charles dix du trone. Des amis lui conseillèrent d'abandonner la capitale turbulente en faveur de ce même Collège Royal de Nantes que son frère avait quitté l'année précédente.

C'est là, au pays de Chateaubriand, province pittoresque et poétique, foncièrement catholique, que le futur abbé-poète reçut le titre de bachelier es lettres en 1833, époque où le christianisme, relevé par le génie des Lamartine, des Lamennais, et des Chateaubriand, sortait de cette disgrâce où l'avaient plongé la révolution et les philosophes du dix-huitième siècle. C'est à Nantes qu'il apprit à vénérer l'Église catholique, à aimer Dieu; c'est là qu'il rencontra sa "belle Américaine"; c'est là aussi que naquit en son coeur ce culte qu'il rendait à Marie, amour idéal qui en excluait toute passion charnelle. A Nantes, on ne négligeait pas l'enseignement profane; Adrien y avait appris à connaître et à aimer les

grands écrivains grecs et latins. Malgré ses études, son amourette, et ses extases religieuses, son séjour en France fut un exil amer. Ses camarades s'étonnaient de son recueillement, de sa passion pour la solitude. La perte de sa mère avait assombri cette âme déjà portée à la mélancolie; la nostalgie la rongeait.

C'est en revenant en Louisiane qu'il rencontra à bord du navire deux religieuses de l'ordre carmélite dont l'entretien, dit-on, exerça une influence très considérable sur sa carrière. Chez lui, il fut question de le lancer dans ce monde auquel sa belle éducation et sa position sociale lui donnaient accès. Peine inutile! Ce beau jeune homme au sourire charmant, aux traits distingués, aux magnifiques yeux noirs de poète, que relevaient si bien son épaisse chevelure également noire, fuyait la vie mondaine. Habillé à l'indienne, fréquentant les Chactas, se livrant aux lectures romanesques, aux longues courses solitaires dans la forêt, il menait au Bayou Lacombe une vie de désoeuvrement et de rêveries.

C'est l'époque de cette petite anecdote à la fois émouvante et invraisemblable que nous devons à Madame Elder. Elle raconte qu'à force de vivre parmi les Indiens et de lire "les Natchez" de Chateaubriand, épris d'une vive sympathie et

d'une espèce de remords, il crut devoir épouser une fille de cette race, persécutée des blancs, pour en expier en quelque sorte les torts. Errant de village en village, il trouva enfin l'Atala de ses rêves, la belle Oushola. Après une absence de quelques mois il alla réclamer sa fiancée; mais il n'eut que la triste consolation d'assister à son enterrement. La phtisie l'avait emportée!

Sa manière de vivre innocente, mais peu pratique, ne plut pas à sa famille. On avait abandonné l'idée de lui faire prendre part à la vie mondaine, mais il fallait bien qu'il ait un emploi quelconque. Enfin, il se laissa persuader d' étudier le droit à Paris. L'ambition embrasa son âme; il serait président, peut-être, ou ministre d'état, au moins. Malheureusement, pour lui comme pour son frère, le barreau n'avait guère d'attraits. Néanmoins, il tâcha de s'appliquer à l'étude; mais détestant, comme toujours, tout ce qui sentait le prosaïsme, il s'intéressa plutôt aux discours des grands orateurs du barreau parisien et de la Chambre des Députés. C'est là que se forma ce talent qui allait remplir les églises de la Nouvelle-Orléans lorsque l'abbé Rouquette monterait en chaire. Peu à peu, dit-on, il abandonna ces études arides, et s'adonna aux plaisirs de la vie parisienne, mas il n'était pas

heureux. Cette nature essentiellement sérieuse et religieuse ne pouvait longtemps se rendre aux plaisirs frivoles.

En 1837, pendant le carême, Adrien s'intéressa fort à une série de conférences, que faisait le père de Ravignan à l'église de Notre Dame. Dorénavant, il hantait les bibliothèques de Paris, dévorant les livres qui traitaient des sujets auxquels le prédicateur éloquent avait attiré son attention. Sur ces entrefaites, il avait écrit à sa famille, leur racontant le peu de goût qu'il avait pour le barreau. Cette profession n'était, disait-il, qu'un pêle-mêle ennuyeux de contradictions et de chicanerie. On lui écrivit aussitôt de revenir, ce qu'il fit sous peu, mais, non sans s'être procuré, d'abord, les livres qu'il lui fallait pour approfondir ses nouvelles études théologiques, philosophiques et littéraires. Arrivé chez lui, entouré de ses livres, il mena la vie d'un reclus du moyen âge, passant la plupart de son temps au Bayou Lacombe.

Décidément, l'année 1837 fut pour lui une époque de crise. C'est l'année des conférences du père de Ravignan et d'une terrible épidemie de fièvre jaune qui désola la Nouvelle-Orléans, faisant une impression profonde sur cette nature si mélancolique et maladive. Il devait s'opérer

en elle un profond changement. Depuis 1835, le mal du siècle l'obsédait. Comme il a dit plus tard, il avait "gaspillé" ses plus belles années en vaines rêveres. "Ame devorée de vagues et stériles tristesses" il avait "abusé de la sensibilité" des coeurs compatissants qui "avaient bien voulu écouter le récit de ses douleurs imaginaires. "S'étant d'abord torturé ainsi l'âme, ayant aussi longtemps souffert amèrement de sa propre incrédulité, il allait enfin, en enfant prodigue, se jeter sans réserve dans les bras de l'Église catholique, ayant passé ainsi, de la foi au scepticisme désespéré, de l'incrédulité enfin au plus ardent mysticisme. Persuadé de la vanité des appas terrestres, dorénavant, il cheminera "l'âme au ciel élevée".

C'est avec défiance que ses parents et ses amis, gens très pratiques, voyaient naître en lui cette exaltation, ce mysticisme poétique et religieux qu'ils ne comprenaient pas. C'est en vain que ces bonnes gens le torturaient, le désespéraient en lui conseillant le travail lucratif. Il en souffrait les tourments de damnés, mais il ne céda pas, car en lui, flambait le feu sacré. Que faire d'un garçon qui, "tout fier d'être indigent", s'entête à faire des vers? Dominique seul avait su sonder les profondeurs de cette âme jumelle,

et, tâchant de la consoler, lui promettait de ne pas l'abandonner, "mourante sensitive" au sol qui lui refusait une goutte d'eau vive".

Enfin, mécompris, seul, persécuté, en quelque sorte, s'étant adonné aux lectures religieuses et mystiques, aux rêveries exaltées, environné de cette sombre pinière qui rappelle à certaines personnes "l'Enfer" du Dante, cette nature si sensible, à qui l'amour était une nécessité dévorante mais qui en dédaignait l'ivresse subit une transformation, ou plutôt une évolution. Voilà notre René devenu un Jean de la Croix. La poésie qui avait été pour lui fin, ne serait pour lui qu'une manière de glorifier Dieu; ses vers réfléteraient le ravissement, l'extase de son âme.

Voilà la crise spirituelle qui enfanta "les Savanes" et manqua de mettre fin à la vie de l'auteur. Comme il nous dit lui-même: "l'intelligence avait tué le corps". C'est à dire qu'à force de jeûnes, d'austérités, de voluptés mystiques, son corps se trouvait sur le point d'abandonner un maître qui en faisait si peu de cas, et se plaisait seulement au "céleste aliment". En 1840, au mois de janvier, il partit pour la France. Ses amis ne croyaient pas qu'il arriverait au port, mais cette âme indomptable allait traîner ce

corps harcelé malgré lui vers la destinée à laquelle l'Église et la muse l'appelaient.

C'est à Paris, en 1841, que notre jeune ascète fit publer son premier volume, un mince recueil de vers, "Les Savanes" dont nous avons déjà fait mention. Il faut se rappeler que nous sommes maintenant aux beaux jours du lyrisme romantique. Hugo venait de faire publier les "Rayons et Ombres", et Lamartine avait donné au public tout récemment ses "Recueillements poétiques". Quoique l'oeuvre du jeune Rouquette dût souffrir d'être contemporaine des leurs, elle reçut un accueil très encourageant. Hugo, Béranger, et Barthélemy reconnurent le génie de l'auteur. Le grand Sainte-Beuve même daigna exprimer le plaisir qu'il avait pris à respirer dans "Les Savanes" "toutes sortes de jeunesse et de franchise". "Il me semblait", écrivit-il, "y être en pays d'amis, avec pourtant le charme de l'imprévu. C'est beaucoup pour vous, monsieur, d'avoir senti cette grande nature et de l'emporter dans votre coeur". Aimable, mais un peu équivoque, n'est-ce pas? Thomas Moore, dont les louanges valaient d'autant plus qu'il aimait fort peu les Américains, lui écrivit une lettre fort gracieuse, lui décernant le titre de Lamartine américain. Brizeux voyant en lui un nouvel

Ossian, l'accueillit avec enthousiasme aux rangs des poètes français. Un autre Français distingué lui écrivit: "Vous avez le style de nos grands maîtres de littérature". Enfin, on ne saurait inclure dans un essai pareil toutes les notices favorables que reçut à Paris, le jeune Louisianais. Cependant aux Etats Unis, "Les Savanes" eurent peu de succès.

Examinons un peu ce recueil. Dans la préface, le poète proclame les principes très élevés auxquels il compte s'astreindre. Depuis la naissance du Christ, la poésie doit être une langue divine, la fille du ciel. Pour elle, la terre n'est qu'une vallée où elle passe en étrangère. Puisqu'elle se trouve à l'étroit entre les quatre murailles nues du protestantisme, la poésie doit se faire catholique si elle veut atteindre toute la hauteur de sa mission. Son culte sera le culte de tout ce qui est vrai, de tout ce qui arrache l'homme à la matière, le spiritualise et l'élève jusqu'aux plus grandes pensées, jusqu'aux plus saintes espérances d'une vie nouvelle. "Dieu, la patrie, la famille": voilà le triple et inépuisable océan de toutes ses inspirations, nous dit-il, mais comme Sainte-Beuve, nous y trouverons "le charme de l'imprévu".

Ces vers-ci représentent deux périodes de la

vie psychologique de l'auteur. De l'année 1835 à 1837, il s'agit d'aride tristesse, de vains regrets, de spleen, de vagues douleurs et d'immense besoin, enfin ce sont des vers à la mode de l'époque, mais singulièrement dépourvus de toute érotomanie. En ceci, comme l'on s'en aperçoit, ils diffèrent de la plupart des vers contemporains. De 1837 à 1841, sa poésie révèle un mysticisme si pur, si transcendental, une exaltation religieuse si sincère, si extatique, tant de pureté et de grandeur d'âme qu'on pardonnerait volontiers au poète la monotonie, le manque de spontanéité, le style quelquefois terre à terre et difficile, les descriptions parfois prolixes que lui ont attribués certains compatriotes. On ne saurait réclamer pour "Les Savanes" une supériorité éclatante, mais la grande foi religieuse, la pureté exquise du poète, sa grâce, sa bonté, le manque de prétention, en ennoblissant l'oeuvre, suppléent au manque d'imagination et de variété dont on a cru s'apercevoir en elle.

De ces poèmes, "Le Souvenir du Kentucky" est le plus connu. On y entend "l'éternelle harmonie, le murmure—des immenses déserts", cette orgue des forêts, "cet orchestre sublime". Dieu "au vaste clavier pèse un seul de ses doigts"

Et l'homme, à tous ces sons de l'orgue universel,
L'homme tombe à genoux, en regardant le ciel!
Il tombe, il croit, il prie, et, chrétien sans étude,
Il retrouve, étonné, Dieu dans la solitude!

On a cité aussi parmi les meilleurs vers de ce recueil "Le Cimetière Abandonné", soupir de désenchantement, nocturne funèbre, souvenir de la fièvre jaune à la Nouvelle Orléans et les lignes adressées au Capitaine Destebecho, poésies viriles de voyage, sentant la mer, hymne de viking qui triomphe des vagues et de l'ouragan.

On ressentira "le charme de L'imprévu" en lisant "La Taïque Surprise Au Bain", poème très chaste, mais qui révèle que notre poète, comme les anciens Grecs, rendait un culte à la beauté de la nature, soit qu'il la trouvât sous la forme d'une étoile, soit, sous celle d'une nymphe qui folâtre dans l'eau. Celui qui ne résistait qu'avec difficulté à l'envie de se lancer au torrent, pour jouir, en artiste, de la fuite effrénée de la pudique Indienne, pouvait aussi, sans cafardise, dépeindre avec ravissement, sans haleine, "la volupté sans nom", "l'ivresse ineffable", "l'anéantissement" de ses extases mystiques, de ses visions, célestes, qui présagent si peu sa vocation religieuse.

Malgré ce succes flatteur, l'auteur des "Savanes" revint en Louisiane après un séjour de quel-

ques mois à Paris. Depuis quelque temps, il se livrait à la Nouvelle-Orléans une lutte furieuse entre le clergé catholique et une faction qui, tâchant de saisir toute entière la direction des affaires de la cathédrale Saint Louis, avait même eu le mauvais goût d'élire comme président des administrateurs, un maçon. C'était à la Nouvelle-Orléans une époque où la foi manquait. En revanche, il fallait au clergé une vraie ardeur de missionaire. Cette lutte ne manqua pas d'exciter le zèle de notre poète ardent. Il se publiait alors à la Nouvelle-Orléans un journal: "Le Propagateur Catholique" dont le rédacteur fut charmé d'accueillir la plume d'un champion aussi redoutable qu'Adrien Rouquette.

Ce fut, dit-on, une mission, prêchée par l'abbé Perché, alors aumônier au couvent des Ursulines, qui le décida à se dévouer au sacerdoce. L'évêque, Monseigneur Blanc, ayant donné son consentement, il alla faire les études prescrites à Plattenville dans la paroisse de l'Assompton en 1841, l'année même de son début littéraire. Il avait alors vingt-huit ans. Orphelin et solitaire, l'amour profane n'etait pour lui qu'un leurre du démon. Puisqu'il dédaignait, haïssait même l'argent, le commerce, enfin tout ce qui sent le matérialisme, puisqu'il ne songeait qu'à s'unir

à Dieu, il fut attiré irrésistiblement à la prêtrise.

En 1845, il fut élevé au sacerdoce. Depuis la cession de la Louisiane, aucun autre Créole n'avait reçu les ordres sacrés. Son ordination, donc, fut, en quelque sorte, un événement historique. Jouissant de la tendre amitié de Monseigneur Blanc, estimé des riches, idolâtré des pauvres, ce nouveau Lacordaire, (on l'appelait ainsi), remplissait la cathédrale lorsqu'il montait en chaire.

Peu après son ordination, c'est à dire en 1846, il prêcha le carême à la cathédrale. C'est lui aussi qui prononça le panégyrique de Saint Louis de cette année. Le huit janvier, 1846, il fit ce fameux discours à l'occasion de l'anniversaire de la bataille de la Nouvelle-Orléans, qu'il fit publier, grâces aux instances de ses amis. A ce discours érudit, éloquent, plein d'enthousiasme, où l'orateur tâche d'inculquer, et le patrotisme et l'éloignement du matérialisme, nous devons un charmant portrait du jeune abbé qui avait alors trente-trois ans. Si le reporter enthousiaste n'a pas trop exagéré sa description, c'était un personnage propre à captiver les coeurs, surtout les coeurs de femmes. Tel qu'on nous l'a dépeint, c'est un jeune homme de taille moyenne, aux longs cheveux noirs qui encadrent une

tête de statue grecque. Sous de beaux sourcils noirs, luisent de grands yeux foncés, très expressifs, pleins d'intelligence. Un sourire plein de douceur hante ses lévres minces. Il a le nez bien coupé et délicat, le teint olive d'un Italien, le menton rond et ferme. Sa voix est mélodieuse, ses gestes, spontanés, énergiques, mais nerveux sans être disgracieux. Et l'on s'étonne que ce jeune ascète dût se réfugier dans le désert!

Pendant les quatorze ans qu'il passa à la cathédrale, sans négliger sa cure, il trouva le temps de diriger le "Propagateur Catholique" et de s'occuper de cette poésie adorée dont Dieu seul disputait l'empire dans son coeur. En 1848, il fit publier en anglais un recueil de poésies sacrées intitulées "Wild Flowers". C'est aux louanges de Thomas Moore et à la reconnaissance de l'abbé que nous devons ce volume. On y remarque une grande simplicité de langage, un style suave, aimable, sans prétention, grave et sincère qui revêt la foi brûlante du prêtre, l'amour intarissable pour la nature du poète, la passion pour la solitude, l'éloignement du matérialisme de l'ascète. Ces vers sacrés n'ajoutèrent rien à la popularité de l'auteur. Dans ses "Living Writers of the South", Monsieur Davidson a dit avec raison, que même si ces poèmes avai-

ent eu plus de mérite, le titre, "Poésies Sacrées", seul, aurait suffi pour en eloigner le public. D'ailleurs, on ne doit pas s'attendre à ce qu'un poète écrive deux langues également bien. L'anglais n'était pas sa langue maternelle; il s'y trouvait un peu à l'étroit et ses vers durent en souffrir. Cependant, au lieu de trouver à en redire, on doit plutôt s'étonner qu'il ait pu s'acquitter aussi habilement d'une tâche qui fut sans doute, en quelque sorte, un tour de force. De ces poèmes, on cite le plus souvent, "Nature, My Mother", le "Wild Lily And The Passion Flower", et le "Nook" qui par leur sincérité et leur grande simplicité rappellent certains vers de Wordsworth. Les "Wild Flowers" reflètent une grande sérénité, une certaine naïveté, une fraîcheur d'âme qui font songer au moyen âge.

(à continuer)



ATHÉNÉE LOUISIANAIS.

(Groupe de l'Alliance Française.)

Concours de 1920

PROGRAMME.

L'Athénée propose le sujet suivant aux personnes qui désirent prendre part au concours:

L'Oeuvre de Lakanal.

Les manuscrits seront reçus jusqu'au 1er octobre 1920 inclusivement.

L'auteur du manuscrit qui aura été jugé le meilleur recevra une médaille d'or, si le comité juge le manuscrit digne d'être couronné.

L'Athénée s'il le juge utile, accordera une seconde médaille.

Toute personne de race blanche résidant en Louisiane est invitée à concourir.

Les manuscrits devront être écrits en langue française aussi lisiblement que possible, ou dactylographiés sur papier ayant une marge, et seulement sur le recto. Ils ne devront pas dépasser 30 pages.

Chaque manuscrit sera remis sans nom d'auteur, mais portant une épigraphe ou devise qui sera reproduite sur

une enveloppe cachetée dans laquelle l'auteur aura écrit son nom et son adresse.

Le comité pourra accorder des mentions honorables, s'il le juge convenable.

Le comité nommé pour examiner les manuscrits, ouvre seulement l'enveloppe contenant le nom du concurrent qui a mérité le prix, pour s'assurer qu'il est dans les conditions du concours.

Tout manuscrit couronné sera publié dans le journal de l'Athénée.

La présentation des prix se fera dans une séance publique. On réunira, pour la circonstance, tous les éléments d'une fête littéraire et artistique.

Le nom du lauréat ou de la lauréate sera proclamé à cette fête et les devises des concurrents à qui des mentions honorables auront été accordées, seront lues devant le public.

Les candidats devront se soumettre strictement aux dispositions du programme.

Les manuscrits dans aucun cas ne seront rendus.

Tout candidat qui fera connaître sa devise sera mis hors de concours.

Toute personne qui aura obtenu la médaille ne pourra plus concourir.

Les manuscrits seront adressés à l'Athénée Louisianais, 1009 de la Banque Hibernia, Nouvelle-Orléans.

Le secrétaire perpétuel,

LIONEL C. DUREL.

